

en naissant , le destin menaça tes jours ;
 les Dieux consultés répondirent par leurs
 interprètes , qu'un monstre nourri dans
 mon sein pourroit en abrégér le cours.
 Mais leur colère est apaisée , & je cesse
 de trembler pour toi. Aveugle & vaine
 prévoyance ! je t'ai long-temps caché dans
 le fonds des déserts pour te livrer aux coups-
 de ton ami ! d'un malheureux que je fai-
 sois élever avec toi ! ... oublions pour ja-
 mais les dangers que tu a courrus , & que
 le coupable périsse. Ah mon père ! s'écria
 le Prince , ah , Seigneur ! on vous trompe.
 On veut la perte d'*Agénor* ... qui lui ! qui
 lui , Seigneur , en voudroit à mes jours ?
 lui qui vient de les défendre au périls des
 siens mêmes ? non , Seigneur , non , je con-
 nois mon ami : son mérite est trop grand
 pour n'avoir point blessé les yeux de quel-
 que monstre peu fait pour en connoître tout
 le prix , & je me rends garant de l'inno-
 cence d'*Agénor*.

Tandis que ce généreux Prince défen-
 doit ainsi son ami , le bruit du crime d'*A-
 génor* s'étoit répandu dans la Ville ; le peu-
 ple en foule en demandoit justice ; & le
 Roi , pour calmer les transports de ses Su-
 jets , fit annoncer que le coupable subiroit
 bientôt toute la rigueur des Loix.

Osmire, retirée dans les lieux les plus se-

66 MERCURE DE FRANCE.

crets du Palais de son père, fut la dernière à apprendre une nouvelle qui l'intéressoit plus que personne ; on croignit d'abord pour sa vie. Mais bientôt rappelant ses esprits, & présumant de quelle main parroit le coup qui menaçoit l'objet de sa tendresse, elle ne vit plus *Agénor* que sur un échafaud. Il va périr, s'écrioit-elle, & c'est moi qui en laissant paroître un fol amour, lui plonge un poignard dans le sein!.... Non, cher amant! tombe sur moi la colère des Dieux; mais tu ne seras pas immolé à l'ambition d'un barbare. Mille images affreuses achevent de la troubler; elle oublie ce qu'elle doit à son sexe, à son rang, à la bienséance: ce n'est plus la sage & vertueuse *Osmire*, c'est une lionne en fureur, qui court à la prison où son amant est renfermé, & qui se sert du nom de son père même pour pénétrer jusqu'au fond du cachot, où gémissoit le trop malheureux *Agénor*. Reconnois-moi, cher amant! lui dit-elle.... dans ce moment terrible je te dois cet aveu; ton malheur s'en rend digne, & je viens expier le crime de mon père!... c'est lui, oui, c'est lui-même... son ambition prétend te livrer à la mort pour me faire monter sur un Trône que je déteste; lui seul a pu séduire, lui seul a fait parler les assassins que ton

bras & mis en fuite. Son sort est en tes mains : j'ai fait ce que j'ai dû... mais songe cependant, songe *Agénor*, que ce cruel n'en est pas moins mon père. Ah! Madame, tout cruel qu'il est, je veux, je dois le respecter. Ce secret découvert au Roi, nous perdrait l'un & l'autre; la honte au moins en rejailliroit à jamais sur vous : je veux l'emporter au tombeau... Le barbare! c'étoit trop peu pour lui d'affurer ses projets par ma mort, il vouloit encore que les loix la rendissent honteuse... Ah! belle *Osmire*, oubliez un amour né sous de trop noirs auspices: vivez pour être heureuse, & regnez avec un Prince aimable & digne d'être votre époux.

Cependant le conseil assemblé, avoit d'une voix unanime condamné le prétendu coupable à périr sur un échafaut, par la main du grand Prêtre, comme une victime sacrifiée au salut de l'Etat; *Orxus* avoit fait entendre les assassins, qui s'étoient dits gagnés par *Agénor*; & l'accomplissement de l'Oracle, qui sembloit avoir prédit un attentat de cette espece, ne laissoit plus de doutes sur la réalité de cet affreux complot. Le Prince enfin put à peine obtenir que l'exécution de l'Arrêt fût retardée jusqu'au lendemain,

Au sortir du conseil, ce tendre ami de

desperé remplit le Palais de ce cris, s'empend à la nature entière, s'offense de la joie qu'il voit sur tous les visages. Barbares Citoyens ! s'écrie-t-il, qu'elle joie cruelle vous transporte ? si je vis encore, à qui la dois-je cette vie ? à mon ami, à mon libérateur ; & vous le traités comme un assassin ! . . . Ah ! s'il faut qu'il périsse, c'est vous qui serez mes bourreaux ; les coups que vous lui porterez iront jusqu'à mon cœur.

Son désespoir le mène à la prison. Il court au cachot, où *Agénor*, consolant *Osmire*, l'engageoit à sortir d'un lieu où il étoit indécent qu'elle restât plus long temps. Le Prince veut se jeter dans les bras de son ami . . . mais il apperçoit *Osmire* Un froid mortel circule dans ses veines ; sa langue se glace ; ses yeux égarés peuvent à peine percer le nuage qui lui dérobe ces fatals objets : un silence terrible augmente encore l'horreur qui les environne. Enfin, d'une voix dont la douleur resserroit les organes, il s'écrie . . . *Agénor ! . . . Osmire ! . . .* Dieux puissans, quels soupçons affreux ! . . . Madame, quel puissant intérêt vous amène dans ce séjour d'horreur ? qu'y cherchez-vous ? . . . Ciel ! me trahissez - vous tous deux ? & quand je viens ou sauver mon ami, ou périr

avec lui, ne rencontré-je ici que des perfides? ... Arrête Prince ! s'écrie *Agénor*, laisse périr un malheureux sans l'offenser. J'allois à la mort sans regret ... je sens maintenant qu'elle est affreuse : je meurs coupable à tes yeux. Oui, cruel, j'aime *Osmire* : voilà mon crime. ... mais dans quelques instans tu n'auras plus à redouter un rival odieux, & que peut-être en ce moment tu crois ton assassin. Un jour viendra pourtant où tu plaindras le trop malheureux *Agénor*. Tu connoîtras toute la rage de mes ennemis : mais mon destin cruel veut que je laisse au tems le soin de te montrer mon innocence.

Cependant *Dorus*, instruit de la démarche de son fils & de celle d'*Osmire*, avoit chargé un Officier de les faire sortir de la prison. Cet Officier arrive au moment où le Prince dans les bras d'*Agénor*, lui demandoit pardon de ses soupçons injutieux. L'affreuse situation de son ami avoit fait évanouir par degrés tous les motifs de jalousie que la présence d'*Osmire* lui avoit d'abord inspirés. Il le baignoit de ses larmes ; il demandoit à *Osmire* quels moyens il pouvoit employer pour le sauver. Mais *Osmire*, accablée tout à tour par le désespoir de voir périr son amant, & par la honte de s'être vue surprise dans la

prison par le Prince , étoit hors d'état de répondre. L'Officier cependant les presse d'obéir aux ordres du Roi: *Agénor* les en sollicite lui-même. Allez , leur dit-il , seuls objets que mon cœur regrette , & gardez-vous de rien tenter qui puisse offenser *Dorus*. Tel est ce triste sort des Rois! les meilleurs peuvent être trompés. Mais que m'importe ce que pense de moi l'Univers , si vous me croyez innocent ?

Déjà le jour qui devoit éclairer le supplice d'*Agénor* , étoit parvenu au milieu de sa carrière ; déjà l'autel sur lequel la victime devoit être sacrifiée , étoit élevé au milieu de la place publique. Le peuple , toujours avide de ces tristes spectacles , en remplissoit l'enceinte , & attendoit avec impatience le moment où il verroit paroître le coupable. Des cris tumultueux annoncent qu'il arrive. Il paroît enfin sur un char lugubre , entouré des Ministres de la mort. Parvenu au pied de l'échafaut , le malheureux *Agénor* y monte d'un pas ferme , & d'un œil assuré. Un silence général succède tout à coup aux cris de la populace ; tous les yeux sont fixés sur le coupable ; lorsqu'un grand bruit se fait entendre au loin , & parvient bientôt jusqu'au lieu de l'exécution. C'est une troupe de guerriers , qui , le casque en tête , la visière baissée ,

s'ouvre passage les armes à la main , & arrive au pied de l'échafaut , en criant : arrêtez barbares ! ou craignez notre fureur. A ces mots , leur Chef monte , écarte le grand Prêtre & ses Ministres , brise les liens d'Agénor , & veut le forcer de le suivre.

Dorus , instruit de cet attentat , donne ordre à sa Garde de fondre sur les rebelles.

Le combat ne fut pas long ; aux premiers coups , le Guerrier qui paroïssoit le chef des séditieux , tombe ; les autres , désespérés de sa perte , se laissent désarmer sans résistance , en s'écriant : à malheureux ! qu'avez-vous fait ? vous voyez à vos pieds le fils de votre Roi !

On se jette sur le cadavre ; on lui ôte son casque ; on reconnoît le Prince ; des cris affreux annoncent au peuple que l'héritier du Trône est sans vie , & l'on court en foule au Palais annoncer à *Dorus* cette épouvantable nouvelle... Dieux barbares ! s'écrie-t-il , votre colère est-elle satisfaite ? vous m'enlevez mon fils ; & c'est ma main que vous choisissez pour lui percer le flanc !

Il court en frémissant , & arrive à la place publique , suivi de toute sa Cour. *Orxus* , le coupable *Orxus* marche à ses côtés. La présence du Roi , change les cris en pleurs

& en gémissemens ; il voit son fils étendu sans vie. . . Ah , malheureux , s'écrie-t-il , en se jettant sur ce corps sanglant , quelle aveugle fureur t'a fait courir à la mort ? . . trop fatale amitié ! tu prétendois sauver ton assassin , & c'est toi-même qui péris ! . .

Le grand Prêtre alors perçant la foule , s'avance jusqu'à l'endroit où *Dorus* tenant toujours son fils embrassé , sembloit vouloir le suivre au tombeau. Il attire l'attention de tous les yeux ; il fait signe de la main qu'on lui prête silence ; & en s'adressant à *Dorus* : grand Roi , sèche tes pleurs , lui dit-il , ton fils respire encore : celui que ton cœur regrette & que tu tiens collé sur ton sein , est un étranger que les Dieux ont bien voulu prendre pour victime. Il tire alors un billet de son sein : tient , lui dit-il , reconnois ces augustes caractères. Le Roi interdit , ouvre le billet : Il reconnoît la main de la Reine. Ah , chere épouse ! s'écrie-t-il , vas-tu donner une nouvelle vie à ton fils ? il ouvre le billet , & lit ces mots : *Cher époux , je n'emporte au tombeau que la crainte du péril qui menace mon fils. Soit sagesse , soit imprudence , j'ai engagé sa nourrice à élever deux enfans , dont l'un est un infortuné , dont les parens sont inconnus. Elle a dû faire passer celui-ci pour le Prince , tandis qu'elle élevoit votre fils comme*
me

me son propre enfant sous le nom d'Agénor. J'ai remis ce billet au grand Prêtre, avec ordre de ne découvrir cet important secret que lorsqu'il le trouveroit convenable. Oui, Seigneur, reprit le grand Prêtre, j'ai cru devoir le garder jusqu'à cet instant. Chargé de cet odieux sacrifice, juges si ma main eût frappé la victime ! je sçavois que ton fils n'étoit point criminel ; mais les Dieux ne peuvent se tromper ; & j'ai cru devoir attendre qu'ils se déclarassent eux-mêmes. Il leur falloit une victime ; c'est à l'amitié qu'ils la doivent, & ton fils t'est rendu pour jamais.

Agénor, à ces mots, se précipite aux pieds de Dorus. Ah, mon père ! s'écrie-t-il, s'il m'est permis de vous appeler d'un nom si doux, daignez entendre un fils qui ne seroit pas digne de ce titre, si vous pouviez encore le soupçonner coupable. Ma délicatesse en gémit en vain : écoutez moi, grand Roi ! connoissez la vérité ; il est temps qu'elle éclate : je la dois à vous, à votre peuple, aux mânes de mon ami ; je la dois à moi-même. Prêt à subir une mort infame, je mourois innocent ; je mourois la victime d'un Ministre perfide ; j'étois sacrifié à son ambition barbare. Oui, traître, s'écria-t-il, en se retournant vers Or-

D

Orxus, que ta confusion soit le châtement de ton crime. Seigneur, j'osois aimer sa fille. *Osmire* parut assez sensible à ma tendresse, pour me préférer celui que vous regardiez comme votre fils, & qui de votre aveu lui présentoit & sa main & le Trône. *Orxus* voulut nous en punir, il résolut ma perte; il corrompit des malheureux, il apposta des assassins dont il me fit le chef; & pour comble d'horreurs, il a voulu que votre bras servît sa barbarie, en frappant l'innocent. Parle, *Orxus*; répons, si tu le peux, à ces affreuses vérités!...

Tous les regards étoient fixés sur le Ministre, qui après un instant de silence, tirant tout à coup son poignard, & faisant quelques pas vers le Roi: *Dorus*, dit-il, ma fille est innocente, & moi je me punis.

Le peuple voulut se jeter sur son corps: le Roi voulut qu'on respectât les vertus d'un Ministre, qu'il regrettoit encore en détestant son crime. La joie de trouver dans *Agénor* un fils si digne de sa tendresse, succéda bientôt à l'horreur qu'avoit excitée cette scène vraiment tragique.

Le Prince fit enfermer le corps de son ami dans un superbe tombeau, qui fut élevé sur la place même où il avoit perdu la vie en voulant sauver la sienne. Il employa tout ce que l'amour a de charmes pour

consoler *Osmire*, qui dès que la décence le permit, combla ses vœux par un hymen qui fit long-temps leur bonheur mutuel, & la félicité de leurs Sujets.

Par M. F. D. L. J***

LE mot de la première Enigme du Mercure de Février est la *houlette*. Celui de la seconde est le *oui* du mariage. Celui du premier Logogryphe est *veau*, duquel la tête, qui est *v*, ôtée, il reste *eau*. Celui du second est *moineau*, dans lequel on trouve *Moine*, *eau*, *moi*, *avoine*, *vin*, *Noë*, *Io*, *me*, *moue*.

E N I G M E.

JE tiens table ouverte, où j'invite
Le gourmand & le délicat ;
Je rends le monde parasite :
Et le galant homme & le fat,
Sans distinction de mérite,
Mettent chez moi la main au plat.

D ij

A U T R E.

J E dois mon être à la tendresse ;
Et quelquefois à la tristesse.

Le moment de ma vie est celui de ma mort ;
Si je renais je n'ai pas meilleur sort.
Il est facile de m'entendre ,
Mais à me voir on ne doit pas s'attendre.

L O G O G R Y P H E.

J'OFFRE dans tous les maux des secours bien-
faisans ;

Je fers d'aide aux humains , & de guide aux
amans.

Sur neuf pieds réunis je parcours tout le monde ;
Si vous les combinez , que je deviens féconde !
J'enfante un grand Royaume, & même l'habitant ;
Un animal connu , méprisé , mais utile ;
Un poisson fort commun , & le nom d'une ville ;
Des Romains d'autrefois le théâtre sanglant ;
Une note de chant ; l'époux de votre mère ;
Ce qui chez les humains souvent est fort épais ;
Ce qui distingue entre eux les Monarques François ;
Près d'un feu trop ardent un meuble nécessaire ;
Une marque de deuil. . . C'en est trop. Je finis ,
Lecteur , en me cherchant , c'est moi qui te
conduits.

Par M. ROMET.

A U T R E.

JE t'avertis d'abord, mon cher Lecteur ;
 Que ma forme est substantielle :
 Mais du moment que tu m'ôtes le cœur,
 Je suis pour toi d'une espèce mortelle.

CHARRAS C. D. L. abonné au Mercure.

A U T R E.

JE ne vis que dans le printems ;
 Ma couleur est des plus parfaite :
 Je puis te servir d'ornemens ;
 Mais si tu m'ôtes queue & tête ,
 Je ne te suis plus bon à rien ,
 Qu'à l'amusement de ton chien.

Par le même.



C H A N S O N.

L' A U T O M N E.

*O D E anacréontique à M. C. D. chez qui
M. le Chevalier DE JUILLY-THOMAS-
SIN passa les vendanges.*

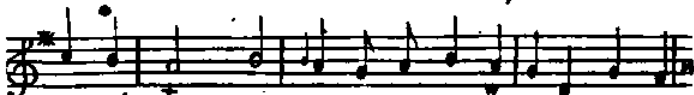
POUR rendre la vie aimable,
Chaque saison a son tour :
L'une a les jeux ou la table,
L'autre a la chasse ou l'amour.
Mais nulle n'auroit la gloire
De rendre jaloux les dieux,
Si celle qui donne à boire
N'égaloit la terre aux cieux.

Si le printems ne nous donne
Que des zéphirs & des fleurs,
Nous recevons de l'automne
De plus solides faveurs.
Des charmes de l'espérance
L'un fait flatter nos desirs ;
Mais c'est par la jouissance
Que l'autre fait nos plaisirs.

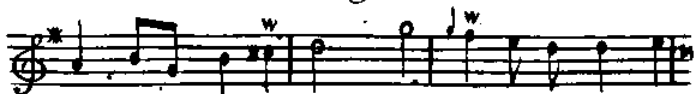
Gui.



Pour rendre la vie aimable Chaque saison



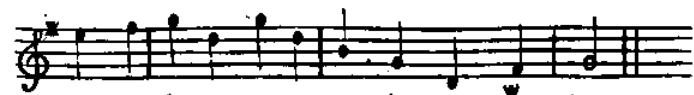
a son tour, L'une a les jeux où la table L'autre a



la chasse ou l'amour: Mais nulle n'auroit la



gloire D'en rendre jaloux les Dieux, Si celle qui



donne à boire N'égalait la terre aux Cieux.

Gravé par M.^e Charpentier.

Imprimé par Tournelle.

Plein du plus tendre délire ,
 Le vendangeur altéré ,
 Tour à tour boit & soupire
 Près d'un objet adoré.
 Il jouit de l'abondance ,
 Des douceurs de la saison ,
 Et sa première science
 Est d'enivrer sa Raison.

En jouant avec *Silène* ,
Eglé presse le raisin ,
 Et lui verse à tasse pleine
 L'allégresse avec le vin.
Iris , foulons la vendange ,
Bacchus veut nous rendre heureux :
 Ou craignons qu'il ne se venge ,
 Si nous ne faisons comme eux.

Dans cette flamme liquide ,
 Puisons les joyeux propos :
 Selon C * * qui nous guide ,
 L'esprit est au fond des pots.
 Qui boit bien , aime de même ,
 Et montre tous les talens :
 C'est-là le savoir suprême
 Qu'il enseigne sur ses bancs.

Le dieu de la bonne chère
 Ici règne avec l'amour :
 A *Tempé* , même à *Cythère* ;
 Ils préfèrent ce séjour.

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

Fuyez , cœurs durs & rebelles ,
 N'approchez pas ce côteau :
 L'un y punit les cruelles ,
 Et l'autre les buveurs d'eau.

Par quelle charmante ivresse
 Mon feu s'accroît en aimant !
 En raison de ma tendresse ,
 Ma soif redouble en buvant.
 Triomphez , dieu de la treille ;
 Amour , je combats pour vous :
 Ma maîtresse & ma bouteille
 Vont succomber sous mes coups.

Enchanté de nos conquêtes ,
Bacchus rit de nos exploits :
 Par lui l'amour dans nos fêtes
 A tout soumis à ses loix.
 Nulle ingrate ne profane
 Ces lieux par trop de rigueur :
 Et l'exemple d'*Ariane*
 Est ici toujours vainqueur (1).

Tout forme sur ce rivage
 Les plus gracieux accords :
 Les oiseaux par leur ramage
 Font éclater leurs transports.
 Je vois voltiger les graces
 A la suite de *Palès* (2),
 Et de l'amour sur leurs traces
Pan suit les plus doux accès.

- { 1 } Maîtresse de *Bacchus*.
 { 2 } Déesse des Bergers.

M A R S 1765.

81

Jamais l'automne si belle
N'a réuni tant d'appas :
Flora, qui se renouvelle,
Revient-elle sur 'ses' pas ?
Quoi ! c'est le dieu de la tonne
Qui ramene les zéphirs,
Et qui lui-même en personne
Vient partager nos plaisirs !

Amis, chantons sa puissance ;
Et sa tendresse pour nous :
Les chants de reconnoissance
Font les concerts les plus doux.
De fleurs semons son passage ;
Que le vin coule à grands flots :
C'est-là le plus bel hommage
Qu'on rende au dieu des côteaux.

Préparons-lui donc son vèze ;
Couronnons-le de jasmin,
Et dans cette onde légère
Mettons rafraîchir son vin.
Faisons de notre allégresse
Retentir tout le canton :
Iris sera la maîtresse,
Et C** son échançon.

*La musique est de M. DE BÛRI, Surintendant de
la Musique du Roi.*

N. B. On auroit grand tort de juger l'Auteur sur
cette chanson. Il boit plus d'eau que de vin.

D V

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRE à l'Auteur du *Mercuré* sur un fait historique de l'année 1650, concernant la Ville de SAINT-JEAN-DE-LÔNE en Bourgogne.

M O N S I E U R.

PEUT-ÊTRE entre-t-il un peu de vanité patriotique dans l'objet de cette lettre ; mais ne peut-elle être tolérée lorsqu'elle s'accorde avec la vérité ? Je relève une erreur que je découvre dans les Mémoires de M. de Clermont, Marquis de Montglat. Je ne l'attribue point au défaut de sincérité de ce Seigneur ; il peut avoir été trompé. La distance des lieux obscurcit souvent les faits, & c'est ce qui lui est arrivé au sujet de St. Jean-de-Lône, ma patrie. Après en avoir parlé, sur l'année 1636, d'une manière à lui faire honneur, il la représente sur 1650 comme rebelle à

son Roi, & attachée au parti d'un Prince digne, à la vérité, d'un fidele attachement, mais que le malheur des temps avoit jetté dans un parti contraire à celui de la Cour.

Cette imputation m'a fait feuilleter quelques Mémoires plus accrédités que j'avois sous la main. Je trouve dans l'Abrégé Chronologique, qui sert de suite à celui de *Mezeray*, édition in-4°. 1728, page 339, colonne seconde, que le Comte de *Tavanes*, qui agissoit en Bourgogne pour le Prince de *Condé*, qui en étoit Gouverneur, croyoit trouver dans cette Province un puissant parti, mais que *Bellegarde* (*Seure*) fut la seule ville qui voulut le recevoir.

Les Mémoires de *Mde. de Motteville*, édition contrefaite de 1723, pag. 444 & suivantes, ne parlent que de la seule ville de *Bellegarde* comme tenant au parti des Princes, & nullement de *St. Jean-de-Lône*.

L'Abrégé Chronologique de M. le Président *Hénault* sur l'année 1650, dit que les créatures du Prince de *Condé* ne purent lui conserver, ni la ville de *Bourges*, ni en Bourgogne celles de *Dijon* & de *Seure*.

On lit dans les Mémoires de *Brienne*, Amsterdam 1720, tome second, p. 219, que M. de *Vendôme* assiégea la ville de *Bellegarde*, qui capitula & suivit l'exemple du château de *Dijon*.

D vj.